

Antonio Gramsci

Jean-Yves Frégné

Antonio Gramsci

Vivre, c'est résister

ARMAND COLIN

NOUVELLES BIOGRAPHIES HISTORIQUES

Collection dirigée par Vincent Duclert

Dans la même collection :

Vincent Azoulay, *Périclès* (Prix du Sénat du livre d'histoire 2011),
nouv. éd., 2016

Cécile d'Albis, *Richelieu*, 2012

Rémy Bernard, *Dioclétien*, 2016

Patrice Brun, *Démosthène*, 2015

Alain Chartiot, *Pierre Mendès France*, 2015

Rémi Dalisson, *Paul Bert*, 2015

Olivier Dard, *Charles Maurras*, 2013

Jean-Numa Ducange, *Jules Guesde*, 2017

Frédéric Hurllet, *Auguste*, 2015

Bertrand Lançon et Tiphaine Moreau, *Constantin*, 2012

Géraldi Leroy, *Charles Péguy*, 2014

Olivier Loubes, *Jean Zay*, 2012

Frédéric Monier, *Léon Blum*, 2016

Chantal Morelle, *De Gaulle*, 2015

Natalie Petiteau, *Napoléon*, 2015

Frédéric Seitz, *Gustave Eiffel*, 2014

Perrine Simon-Nahum, *Malraux*, 2010

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



Illustration de couverture : Photographie d'Antonio Gramsci (1891-1937),
politicien et théoricien marxiste italien, en 1935 ©Akg-images/IAM

Conception de la couverture : Laurence Bériot

© Dunod, Paris, 2017

11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

© Armand Colin, Paris, 2017

ISBN : 978-2-200-60119-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

- (En collaboration avec Gilles Bertrand et Alessandro Giaccone), *La France et l'Italie. Histoire de deux nations sœurs*, Paris, Armand Colin, 2016.
- (En collaboration avec Carolina Vincenti), *Le Palais Farnèse. Il Palazzo Farnese*, Paris, Éditions internationales du Patrimoine, 2016.
- Louis-Philippe, le dernier roi possible*, Paris, Garnier, diffusé par *Le Figaro* et *L'Express* vol. 25 de la collection *Ils ont fait la France*, 2012.
- Histoire de la Sicile des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 2009.
- Traduction en bulgare en 2013 aux éditions universitaires Riva.
- Giuseppe Mazzini: il pensiero politico*, Florence, Centro editoriale toscano, 2009 (préface de Salvo Mastellone).
- Dall'ottimismo al pessimismo: itinerario politico e intellettuale di Napoleone Colajanni dalla svolta liberale al fascismo (1903-1921)*, Rome, Istituto per la storia del Risorgimento, 2007 (préface de Carlo Ghisalberti).
- Les conceptions éducatives de Giovanni Gentile. Entre élitisme et fascisme*, Paris, L'Harmattan, collection « Éducation et philosophie », 2006.
- Giuseppe Mazzini. Père de l'unité italienne*, Paris, Fayard, 2006 (Préface de Pierre Milza, Prix de l'Académie du Maine).
- Biographie intellectuelle d'un protagoniste de l'Italie libérale: Napoleone Colajanni (1847-1921). Essai sur la culture politique d'un sociologue et député sicilien à l'âge du positivisme (1860-1903)*, Rome, École française de Rome, 2002.

Direction d'ouvrages

- (Avec Laura Fournier-Finocchiaro et Silvia Tatti), *La république en Italie (1848-1948). Héritages, modèles, discours. La Repubblica in Italia (1848-1948). Eredità, modelli, discorsi*, Laboratoire italien, n°19-2017.
- (Avec Yannick Bosc, Rémi Dalisson, Christopher Hamel et Carine Lounissi), *Cultures des républicanismes. Pratiques et concepts de la Révolution anglaise à aujourd'hui*, Paris, Kimé, 2015.
- (Avec Laura Fournier-Finocchiaro), *L'Unité italienne racontée vol. 2 Voix et images du Risorgimento*, numéro spécial de la revue *Transalpina* n° 16, Caen, Presses universitaires de Caen, 2013.
- (Avec Laura Fournier-Finocchiaro), *L'Unité italienne racontée vol. 1 Interprétations et commémorations*, numéro spécial de la revue *Transalpina* n° 15, Caen, Presses universitaires de Caen, 2012.
- (Avec Paul Pasteur), *Garibaldi en Europe. Modèle, contre-modèle*, Rouen, PURH, collection « Les Cahiers du GRHIS », 2011.
- (Avec François Jankowiak), *La décadence dans la culture et la pensée politiques (XVIII^e-XX^e siècle) en Espagne, en France et en Italie*, Collection de l'École française de Rome, Rome, 2008.

Remerciements

Merci en tout premier lieu à Vincent Duclert pour avoir osé publier, pour la première fois, la biographie d'un penseur et homme politique étranger dans la collection qu'il dirige. Merci à mon éditrice Corinne Ergasse pour son soutien permanent. Merci à Colette, ma mère, et à François Jankowiak, mes deux fidèles et précieux relecteurs.

Merci à Laura Fournier-Finocchiarro pour avoir traduit de l'italien les deux documents publiés en annexe, à Bernadette, pour avoir établi *l'index nominorum*, et aux docteurs Marie-Christine Salvato et Gérard Lahon pour leurs explications concernant les maladies dont souffrait Gramsci. Merci à Cécile et à nos trois filles pour leur patience et leur soutien indéfectible.

Avec toute mon affection et mon estime, je dédie cet ouvrage à mon père.

Avant-propos

Il y a trois manières d'aborder le continent Gramsci. La première est de s'intéresser à l'homme, la deuxième d'étudier sa pensée, la troisième d'analyser la postérité de son œuvre. Si ces trois approches sont complémentaires entre elles, elles supposent toutefois trois types d'ouvrages : la biographie, l'analyse philosophique, l'investigation historiographique.

Pour quelles raisons avons-nous fait le choix d'écrire une biographie de Gramsci ? Publiée il y a quarante-sept ans, la dernière et unique biographie de Gramsci¹ en langue française est depuis longtemps épuisée. Si Gramsci n'a cessé d'être, avec des hauts et des bas, une passion française², il reste, de l'avis d'André Tosel, un de ses meilleurs spécialistes, « ce célèbre inconnu »³.

Tous les ouvrages qui lui ont été consacrés en français ont toujours fait le choix de présenter la vie d'Antonio Gramsci dans un chapitre préliminaire, voire dans une simple chronologie, plus ou moins étoffée. Il ne faut pas voir dans cette approche un préjugé contre l'exercice biographique mais plutôt l'idée que la connaissance de son existence ne servirait que comme étape préliminaire à l'étude de sa pensée⁴. Une telle démarche ne pose pas problème pour le petit groupe de spécialistes de son œuvre, mais elle fait courir le risque de présenter un Gramsci « hors-sol », dont les concepts seraient analysés sans tenir compte du terreau, principalement italien, dans lequel ils ont germé⁵. Nous ne voulons pas affirmer que la pensée gramscienne – nous préférons cet adjectif au substantif gramscisme qui tend à figer ses écrits en un système, là où ils se développent toujours en réaction à des événements ou à des lectures et quand ils prennent principalement une forme de fragments – se réduise aux seuls enjeux du contexte,

forcément daté, dans lequel elle a été élaborée. Nous entendons simplement indiquer que la prise en compte de ce contexte est non seulement nécessaire pour éviter des contresens et des anachronismes mais encore qu'elle restitue mieux l'originalité et la puissance de la démarche intellectuelle de Gramsci. Dans nos recherches sur l'histoire de l'Italie des XIX^e et XX^e siècles, Gramsci est depuis longtemps une référence majeure et il est très rare que nous préparions une communication sur un thème de cette histoire italienne des deux derniers siècles, sans que nous allions consulter, le plus souvent avec le plus grand profit, ce que Gramsci en écrit.

Dans la lignée des travaux d'Angelo D'Orsi, la restitution de Gramsci dans le contexte, non exclusif mais déterminant, de l'Italie giolittienne puis fasciste, nous a semblé essentielle pour faire comprendre l'homme tel qu'il est bien au-delà de l'image ou du symbole auquel on le réduit encore trop souvent pour mieux instrumentaliser ses idées. Dans un lointain mémoire de maîtrise⁶, nous avons pu mesurer combien la pensée gramscienne avait été instrumentalisée, avec plus ou moins de bonheur, dans la France de la fin des années 1960 et du premier lustre de la décennie suivante, pour les uns au service de l'eurocommunisme, pour d'autres du maoïsme, sans oublier quelques mouvements d'extrême-droite, comme le Groupement de recherches et d'études sur la civilisation européenne (G.R.E.C.E.), qui, au nom de leur combat métropolitique, ne juraient plus que par Gramsci pour s'assurer la victoire de leurs idées sur le terrain culturel, prélude à la reconquête politique. La biographie reste un des meilleurs antidotes contre un Gramsci réduit à être « dépôt d'armes et boîte à outils »⁷, où les mots hégémonie, guerre de position, sens commun, blocs historiques, intellectuels organiques, cuisinés à toutes les sauces, ressemblent plus à des invocations qu'à des concepts opérants. Si ces recours fréquents à quelques formules sont le signe de la popularité de Gramsci, ils font aussi courir le risque à sa pensée de subir de lourdes mutilations, comme si Machiavel pouvait être réduit au machiavélisme ! Quant à l'extraordinaire postérité de Gramsci⁸, son étude se révèle bien plus porteuse de sens pour qui connaît la vie de Gramsci.

Au risque de simplifier le débat sur la postérité de la pensée gramscienne, nous pouvons affirmer qu'il en existe deux principales

interprétations, celle d'un Gramsci communiste et celle d'un Gramsci ayant dépassé cette idéologie. Au sein de ces deux grandes herméneutiques se décline toute une série de variantes, qui dépendent autant de la géographie – la postérité de Gramsci ne peut pas être la même en Amérique latine qu'en Europe, ni même entre le Royaume-Uni et la France, pour ne rien dire de l'Italie, où elle est encore très prégnante dans le débat politique – que de la chronologie – le *revival* de Gramsci après 1989 et l'effondrement de l'URSS n'est pas comparable avec son âge d'or qui court des années 1960 au début des années 1980⁹. Particulièrement important est le débat sur la filiation entre Gramsci et Togliatti, une question qui demeure incontournable et reste toujours passionnée en Italie; elle l'a été aussi en France de la fin des années 1960 jusqu'à la rupture du programme commun entre le Parti socialiste français et le Parti communiste français. Alors qu'en ce début de XXI^e siècle, les références à la pensée de Gramsci oscillent entre citations polémiques et discours spécialisés, tout en continuant de nourrir le débat politique actuel avec plus ou moins de pertinence, nous ne pouvons faire l'économie d'une brève présentation de ce point; nous le pouvons d'autant moins qu'un des aspects centraux de cette biographie de Gramsci est la relation personnelle et politique que ce dernier entretient avec Togliatti et le Parti communiste d'Italie (PCD'I).

Il n'est plus aujourd'hui aucun historien sérieux pour prétendre qu'aucune divergence entre Gramsci et Togliatti ne se serait manifestée de leur vivant et que celui-ci aurait repris, sans distorsion, l'héritage politique et intellectuel de celui-là. Mais à partir de ce constat très largement partagé se dessine une multiplicité de positions, allant de l'affirmation d'une trahison savamment construite par Togliatti pour construire le mythe d'une continuité du message gramscien dans le PCD'I devenu togliattien à partir de l'emprisonnement de Gramsci en octobre 1926, à celle d'un héritage très problématique mais réel. Depuis leur échange de lettres d'octobre 1926, les conceptions idéologiques de Togliatti et de Gramsci divergent et cette divergence ira s'accroissant dans la décennie suivante. Devenu un stalinien orthodoxe, Togliatti comprend le caractère profondément hétérodoxe des positions théoriques de Gramsci. Pour mieux masquer cette déviance

par rapport au dogme stalinien, il décide, alors que Gramsci souffre dans les geôles du fascisme, de rompre avec la stratégie proposée par ce dernier au III^e congrès du PCD'I, qui s'était tenu à Lyon en janvier 1926 et qui avait vu la victoire des positions de Gramsci et l'affirmation de son leadership. Après la Seconde Guerre mondiale, en contrôlant son héritage, il entreprend une politique de « sanctification communiste d'Antonio Gramsci »¹⁰, tout en commençant à diffuser sa pensée, de manière incomplète et parfois tronquée. En agissant ainsi, il sauve l'héritage gramscien mais le trahit en même temps. On pourrait tout aussi bien inverser les termes de cette phrase et écrire qu'en trahissant l'héritage gramscien, pour l'adapter au vent soufflant de Moscou, il l'a sauvé. Aussi la comparaison de Togliatti avec Ulysse nous semble pertinente : « [Togliatti] ne s'est pas chargé de traduire les *Cahiers* [les célèbres Cahiers que Gramsci rédigea en prison entre 1929 et 1935] dans une langue (russe, allemand, français) plus accessible aux membres de l'Internationale. De fait, les dirigeants du Komintern ignorent le contenu des Cahiers. Dimitrov et Manuilskij ne s'en occupent qu'en se fiant à ses comptes rendus génériques. Un chef-d'œuvre de ruse digne de l'Ulysse d'Homère »¹¹. En revanche, nous ne sommes pas certain que les écrits de Gramsci, en particulier ses *Cahiers de prison* mais aussi ses lettres, ont servi à Togliatti, consciemment ou inconsciemment, de « cheval de Troie » pour introduire « des éléments de libéralisme au sein d'un univers de pensée [celui communiste] opposée à celui-ci »¹². Nous pensons, en effet, que Gramsci est resté jusqu'au bout attaché à l'idéal révolutionnaire.

La malchance de Gramsci d'avoir vécu l'essentiel de sa vie intellectuelle et politique dans un climat dominé par la répression (les très fortes tensions sociales et politiques de l'avant et de l'après Première Guerre mondiale, le fascisme, la fermeture doctrinale du léninisme sur les seuls intérêts de l'URSS, enfin le stalinisme) est devenue une chance pour la postérité de ses conceptions, faisant de lui un penseur dont les théories, mieux adaptées aux sociétés occidentales que ne l'est le marxisme édifié à Moscou dans les officines de l'Internationale communiste (désormais IC), ont constitué un remède et un antidote aux dérives et aux dévoiements de l'idéal révolutionnaire, faisant que celui-ci puisse encore être revendiqué par nombre d'individus sans

qu'ils aient à en rougir. Si Gramsci a condamné le communisme réel, celui de l'URSS et du PCD'I d'après 1926, a-t-il pour autant sérieusement renoué avec les idéaux libéraux et démocratiques qui avaient pourtant, pour partie, influencé sa formation intellectuelle? La question reste ouverte. Dans le débat entre les tenants de la thèse d'un Gramsci restant dans le communisme, tout en en proposant un renouvellement très significatif et profond, et les partisans d'une lecture de Gramsci comme ayant dépassé cette idéologie, nous nous rangeons, non sans nuances, dans le premier camp.

Quoi qu'il en soit, ce détour, qui mériterait à lui seul un livre, par l'examen de la filiation problématique entre Togliatti et Gramsci reste important pour deux raisons. D'abord pour mettre fin au préjugé, qui a toujours cours, d'une différence radicale entre un PCI, plus ouvert et plus intellectuel, et un PCF, plus fermé et plus ouvrieriste. Dans *Maisons rouges, les Partis communistes français et italiens de la Libération à nos jours*¹³, Marc Lazar a montré de manière très convaincante toutes les limites de cette opposition qui gomme, en réalité, la fidélité partagée de ces deux partis à Moscou. L'autre raison est que si la sanctification de Gramsci en martyr de la révolution communiste construite par Togliatti ne joue plus le rôle politique précis qu'elle pouvait avoir avant la chute du mur de Berlin et l'effondrement des partis communistes en Europe, elle reste encore très largement diffusée et prégnante dans les esprits. Le portrait iconique de Gramsci, auquel la couverture de ce livre ne pouvait pas échapper, tant cette représentation est liée à ce penseur politique, est comparable aux tableaux célébrant Garibaldi en héros des deux Mondes et aux affiches de Che Guevara incarnant le combat armé sans frontière pour la révolution. Tout ceci relève du mythe qui, suivant les mots de Roland Barthes, « purifie [l'histoire], l'innocente, la fonde en nature et en éternité, lui donne une clarté qui n'est pas celle de l'explication mais celle du constat. En passant de l'Histoire à la Nature, le mythe fait une économie: il abolit la complexité des actes humains [...] »¹⁴. Si la biographie est un antidote contre une présentation d'un Gramsci « hors-sol », elle l'est aussi contre une présentation d'un Gramsci mythifié, oubliant l'homme de chair et d'os. Notre espoir est qu'au

terme de ce livre, Gramsci reste toujours célèbre mais qu'il soit un peu moins un inconnu.

Villiers-Charlemagne, le 7 juin 2017, le jour
du 80^e anniversaire de l'assassinat des frères Carlo et Nello Rosselli
à Bagnoles-de-l'Orne par des hommes de la Cagoule,
stipendiés par les services secrets de l'Italie fasciste.

PREMIÈRE PARTIE

DU GRAMSCI SARDE
AU GRAMSCI NATIONAL
(1891-1915)

En Sardaigne

(1891-1911)

ENFANT PAUVRE DU MEZZOGIORNO

Gramsci : l'origine de ce nom provient très vraisemblablement de celui donné à la principauté de Gramsh, dans le sud-est de l'Albanie. Après la mort du héros albanais Georges Castriote (1405-1468), nombre d'habitants de cette région rétifs à l'occupation ottomane et à l'islamisation prennent le chemin de l'exil, choisissant souvent de faire souche dans l'Italie méridionale. Ils forment alors des communautés dites arberèches, qui sont particulièrement nombreuses en Campanie, en Sicile et surtout en Calabre. Au pied du mont Sparviere, qui doit son nom à l'épervier qui en a fait un de ses habitats privilégiés, la petite commune de Plataci, sise dans la province de Cosenza, a accueilli les ancêtres d'Antonio Gramsci, dont on trouve trace dès le XVIII^e siècle.

Italianisée depuis plusieurs générations, cette famille lie son destin au Royaume des Deux-Siciles où la plupart des hommes s'engagent dans l'armée des Bourbons. Colonel de gendarmerie dans l'armée napolitaine, Gennaro Gramsci, le grand-père d'Antonio, est maintenu dans son grade après l'unité italienne, terminant sa carrière dans un régiment de carabiniers. Il s'installe à Gaète avec son épouse, Teresa Gonzales, fille d'un avocat renommé, dont les ancêtres sont arrivés dans la cité parthénopeenne lorsque le sud de l'Italie était une possession de l'Espagne. De leur union naissent cinq enfants. Une fille, qui

épouse un riche propriétaire de Gaète, et quatre garçons qui font tous carrière dans la haute administration devenant, pour l'aîné, fonctionnaire au ministère des Finances, pour le cadet, inspecteur des chemins de fer, pour le troisième, officier de carrière – l'une de ses fonctions sera de commander le dépôt d'artillerie d'Ozieri dans la province de Sassari. Le benjamin, Francesco, surnommé affectueusement Cicillo, emprunte la même voie que ses frères mais la mort de son père, en 1873, conjugée à son souci d'indépendance, l'amènent à abandonner les études de droit qu'il avait débutées à l'université de Naples, pour passer un concours à l'issue duquel il est nommé contrôleur du bureau de l'état-civil de Ghilarza en Sardaigne.

Dans cette petite bourgade de trois mille habitants, entre Macomer et Oristano, au cœur d'une région connue pour la beauté de ses chênes-lièges, Francesco fait la connaissance de Giuseppina Marcias, fille d'Antonio Marcias et de Potenziana Corrias, une veuve qui a déjà deux filles de son premier mariage. À sept ans, la petite Peppina – tel est le surnom qui est donné sa vie durant à Giuseppina – perd sa maman et, cinq ans plus tard, son père quitte ce monde laissant ses enfants sous la tutelle de l'un de ses parents, pharmacien à Oristano. Ce dernier dilapide rapidement le maigre patrimoine qui lui a été confié et, mortifié par son comportement, en perd la raison. Dans son beau livre, *Le Donne di casa Gramsci*, Mimma Paulesu Quercioli, l'une des nièces d'Antonio, raconte que pour le soigner de ses crises de folie on lui rasait le crâne afin d'y dessiner une croix, qui était ensuite incisée pour en sortir « le mauvais sang », provoquant au milieu des cris de douleur du pharmacien la formidable exclamation : « j'ai ruiné les petits Marcias » !

Peppina est sans doute la plus à plaindre car, à la différence de ses deux demi-sœurs, Margherita et Grazia, elle ne peut profiter de la part de l'héritage qui leur revient du premier mariage de leur mère, tandis que son frère Giorgio émigre très jeune en Algérie où il s'établit durablement. Toutefois, cette pauvreté est atténuée par les liens de solidarité qui existent dans cette petite communauté sarde. Ainsi, Grazia, sa demi-sœur, de sept ans son aînée, ne manque pas d'aider Peppina grâce à la rente qui lui permet de vivre à peu près décemment. Petite et bossue, très religieuse, Grazia a obtenu que Nino (le surnom

d'Antonio) soit baptisé par le vicaire général, Sebastiano Frau, en lieu et place du curé d'Ales. Grazia ne se marie pas mais devient, avec Giuseppina, le soliveau de la famille Gramsci, la *nonna*, la marraine en langue sarde. Sa maison sur le Corso Umberto de Ghilarza devient le foyer des Gramsci. Sa mort en 1912 marque une césure dans la vie de cette famille qui perd son ange gardien, au moment où Antonio quitte son île natale pour l'université de Turin.

Mais revenons en 1883. Cicillo, qui a alors 23 ans, et Peppina deux ans de moins – elle est née la même année que le royaume d'Italie – tombent amoureux l'un de l'autre et décident de se marier contre la volonté de Teresa Gonzales, qui voit dans cette union une mésalliance. D'un strict point de vue social, son jugement n'est que partiellement fondé. Si Francesco appartient à une famille indéniablement plus aisée que celle de Giuseppina sur le plan économique, cet écart ne se redouble pas dans le domaine culturel. Francesco a fait des études supérieures mais Giuseppina est allée à l'école et elle sait parfaitement lire et écrire l'italien. À cette époque, seule une femme sarde sur trente sait lire ! Sur les 2 200 habitants que compte alors Ghilarza, moins de deux cents savent lire et écrire. De plus, elle a le goût des livres et du savoir en général. Nos deux tourtereaux peuvent donc se comprendre, d'autant que dans les petites villes de Sardaigne où ils sont amenés à résider (Sorgono, Ales, Ghilarza), les différences sociales se résument le plus souvent au clivage entre notables et peuple. Leur niveau d'instruction et la situation professionnelle de Francesco les classent dans la première catégorie. L'affirmation qu'Antonio Gramsci fut le fils de paysans pauvres est donc une pieuse légende qui aura la vie dure, depuis le moment où elle est formulée par Palmiro Togliatti (1893-1964), le leader du PCI, dans le premier article commémoratif qu'il consacre à Antonio Gramsci, l'année même de sa mort, en 1937. Les parents de Gramsci sont des notables mais des petits notables à la merci du sort.

Celui-ci frappe ses trois coups le 9 août 1898, le jour où Francesco est arrêté par les carabinieri. En sa qualité d'électeur et de personnalité relativement influente au niveau local, il ne peut rester étranger à la vie politique de sa province. À la fin du XIX^e siècle, le nombre des électeurs, en particulier dans le Mezzogiorno, est limité, suivant des

critères censitaires et capacitaires qui excluent les pauvres en général et toutes les personnes ne sachant ni lire ni écrire. Ainsi, aux élections législatives de 1897, seuls 2 120 000 Italiens ont le droit de vote, dont uniquement 550 000 pour tout le Midi péninsulaire et insulaire. Si l'on ajoute à ce chiffre relativement faible, que le taux de participation atteint en moyenne 60 % des inscrits, il est aisé d'en déduire que la très grande majorité des candidats recourt à des pratiques clientélistes, d'autant que la compétition électorale oppose avant tout des personnalités plus qu'elle n'est l'enjeu d'une confrontation entre des programmes élaborés par des partis politiques, qui sont encore dans leur prime enfance – le PSI, premier parti politique italien moderne, est né en 1893. Par conviction ou par calcul, Francesco Gramsci décide de soutenir Enrico Carboni Boy (1851-1925), un éminent professeur de droit, qui a le malheur d'affronter aux élections de mars 1897 Francesco Cocco Ortu (1840-1928) dans son fief d'Isili, duquel dépend la commune de Ghilarza. Plusieurs fois ministre de la Justice ou de l'Agriculture, Francesco Cocco Ortu est l'homme politique le plus important de la Sardaigne entre la fin du XIX^e siècle et la Grande Guerre, au point que certains historiens de la Sardaigne désignent les trois premiers lustres du XX^e siècle comme l'époque *coccartiana*¹. Sans surprise, ce dernier gagne les élections. Après avoir été élu, il n'hésite pas à faire jouer son vaste réseau de relations pour multiplier les vexations contre les partisans de son adversaire. Alors que Francesco est en visite chez son frère, qui commande alors le dépôt d'artillerie d'Ozieri, un inspecteur des bureaux de l'état-civil commence une enquête sur son travail. Celle-ci révèle quelques irrégularités, qui auraient pu être facilement étouffées ou, pour le moins, réparées mais qui vont se traduire par un supplément d'enquête. Francesco est suspendu de son emploi et, en attendant les conclusions de l'investigation, il se replie avec les siens dans leur maison du Corso Umberto. Arrêté le 9 août 1898, incarcéré à Oristano puis à Cagliari, Francesco Gramsci passe en jugement le 27 octobre 1900. Bien que la sentence mette en relief la faiblesse des sommes manquantes, le père d'Antonio est condamné à cinq années, huit mois et vingt-deux jours de prison, le minimum prévu par le Code pénal pour ce type de faute. Il effectue sa peine à Gaète.

À trente-sept ans, Giuseppina se retrouve seule, sans aucun revenu avec sept enfants à charge, dont l'aîné Gennaro n'a que quatorze ans, tandis que le petit dernier, Carlo, est encore dans les langes, sans oublier Antonio, dont la santé est des plus précaires².

Giuseppina se transforme en mère courage. Avec sa machine à coudre Singer, elle se livre à de multiples travaux de couture, montrant un réel savoir-faire pour confectionner des chemises pour homme. À cette source de revenus, elle ajoute celui qu'elle reçoit pour l'entretien du linge du vétérinaire et celui du lieutenant des carabinieri de Ghilarza. Mais ces lires chèrement gagnées par des heures de travail sont insuffisantes pour nourrir et habiller décentement ses sept enfants. Les repas sont donc invariablement à base de soupe, de haricots et de fromage. Rares sont les jours où l'on mange des pâtes, de la viande ou du poisson, plus rares encore, ceux où le dîner est agrémenté d'un fruit. Trop fréquent, en revanche, les jours où les enfants ne mangent qu'une fois. Contre la promesse d'une pièce de cinq centimes de lires glissée sous leur oreiller, les plus jeunes de la famille, Mario, Teresina et Carlo acceptent de sauter le repas du soir pour s'endormir bercés par le chant de leur maman, avec l'espoir de s'acheter plein de bonnes choses avec les cinq centimes qu'ils ne retrouvent pas à leur réveil car leur maman les a repris. Conscients de leur misère et indéniablement solidaires entre eux, ils acceptent cette injustice qui leur est faite au nom de la survie du groupe. On comprend que les enfants de cette famille rêvent si souvent de la légende de ce trésor gardé par une mouche géante que leur a racontée une mendicante à qui Giuseppina a fait l'aumône d'un dîner et du gîte alors qu'elle passait à Ghilarza pour se rendre à l'abbaye de San Palmiero afin de participer à la plus grande fête religieuse de cette région de la Sardaigne.

Si la famille Gramsci n'a pas sombré dans le dénuement le plus extrême, cela tient à cette magnifique solidarité entre ses membres. Les filles aident leur mère dans ses tâches quotidiennes harassantes. Les garçons aussi. Le jeune Antonio porte jusqu'au village voisin le linge que sa mère a repassé. C'est à l'occasion d'un de ces voyages qu'il fait une rencontre horrifiante qui le bouleverse à jamais. Nous y reviendrons. Antonio connaît aussi son lot de sacrifices puisqu'il doit interrompre ses études entre l'âge de onze et treize ans pour travailler

aux côtés de son frère aîné, Gennaro, au service du cadastre de Ghilarza, soulevant d'énormes volumes pendant dix heures d'affilée, six jours sur sept, ainsi que le dimanche matin, pour un salaire de neuf lires équivalent à un kilo de pain par jour. Mais ô combien ce kilo de pain est précieux pour la survie de la famille! Joue encore en faveur des Gramsci le fait qu'ils demeurent dans une petite ville méridionale dans laquelle la dureté des rapports sociaux est pour partie atténuée par tout un mécanisme d'us et de coutumes favorisant l'entraide, dont Antonio déplorera bientôt l'absence à Cagliari.

La libération de Francesco, quelques jours avant la Pâques 1904, n'améliore pas immédiatement la situation du foyer car ce dernier, désormais stigmatisé comme l'ancien prisonnier, peine à retrouver un emploi. Il réussit toutefois à obtenir un poste de modeste employé au service des impôts, retrouvant ainsi une certaine notabilité, dont témoigne sa réintégration dans le cercle de lecture de la petite ville, ses concitoyens n'étant pas dupes qu'il a été la victime d'une justice bien peu impartiale. Gennaro, qui a fini son service militaire, travaille, quant à lui, à Cagliari comme contremaître dans une fabrique de glaces. Peppina, de son côté, touche un petit héritage. L'horizon s'éclaircit mais c'est pour mieux s'assombrir rapidement de nouveau. Désireux de sortir de sa condition de salarié mal rémunéré et peu considéré, Francesco décide d'investir le petit pécule hérité par sa femme dans une entreprise d'élevage de poules pour vendre des œufs frais et de la viande de volaille. Bien préparée sur le papier, l'affaire tourne au fiasco. Nullement expert en gallinacés, Francesco est une proie facile pour des vendeurs peu scrupuleux. La moitié de son cheptel meurt avant que l'autre ne soit volée ou vendue à très bas prix. Cette expérience ratée devient pour la famille Gramsci la manifestation de leur absence de sens pratique. Antonio le reprochera longtemps à son père.

SOUFFRANCES DU CORPS ET DE L'ÂME

Jusqu'à ses dix-huit mois, Antonio, qui est né à Ales le 22 janvier 1891 et y est baptisé sept jours plus tard, se porte comme un charme malgré les carences alimentaires dont il devait toutefois souffrir. Apparaît alors

une vilaine boursoufflure sur sa colonne vertébrale. Le médecin du village se trouve désarmé devant des symptômes dont il ignore l'étiologie et l'évolution. Les massages et les compresses à base de teinture d'iode n'empêchent nullement la tumeur de grossir. Francesco décide alors de conduire son fils chez un médecin d'Oristano, qui l'oriente vers un spécialiste exerçant à Gaète. Ce dernier ordonne de nouveaux remèdes fondés sur une gymnastique impitoyable pour étirer la colonne vertébrale. Le père d'Antonio fait alors fabriquer une sorte de corset, qui est accroché à une poutre du plafond, dans lequel le petit Nino est suspendu des heures durant. En vain. L'enfant est de plus en plus bossu et continue de souffrir mille tourments. À quatre ans, il est pris de convulsions et connaît une terrible hémorragie. L'épilepsie est diagnostiquée. Trois jours durant, les épisodes convulsifs se succèdent devant les hochements de tête désespérés du médecin. Désespérée, sa mère, qui est désormais persuadée que son fils va mourir, lui confectionne un petit linceul blanc et commande un petit cercueil de la même couleur. Par superstition, ce dernier sera conservé dans un coin de la maison jusqu'en 1912, date du départ d'Antonio pour Turin. L'enfant survit. La famille crie au miracle et remercie la *nonna* Grazia qui lui a apporté de l'eau bénite. Giuseppina est persuadée que la cause des malheurs physiques de Nino est due à une mauvaise chute qu'il aurait faite en tombant des bras d'une jeune femme du village qui venait parfois l'aider dans ses tâches ménagères. La jeune fille nie, et niera sa vie durant, qu'Antonio lui ait échappé des bras. Ce n'est que bien plus tard, en 1933, après qu'il eut été retrouvé évanoui dans sa cellule et examiné par le professeur de médecine Arcangeli que le bon diagnostic est enfin établi : Antonio Gramsci n'a pas fait de mauvaise chute et ses convulsions ne sont pas celles d'un épileptique mais il souffre d'une forme rare de tuberculose de la colonne vertébrale, désignée comme la maladie de Pott. Toutes les analyses postérieures effectuées à partir de photographies valident cette hypothèse que Peppina, morte le 30 décembre 1932, ne pourra pas connaître.

C'est de cette même tuberculose osseuse que Giacomo Leopardi (1798-1837) a souffert sa vie durant, bossu magnifique qui ne mesurait qu'un mètre et quarante et un centimètres. Comme pour le poète et philosophe de Recanati, le corps de Gramsci lui est une prison, dont il sait se libérer par la force de l'esprit. S'il a la chance d'avoir

une forme atténuée de la maladie de Pott, sans les complications ophtalmologiques, digestives et respiratoires qui furent le lot de Leopardi, il n'a pas en revanche le bonheur de posséder l'incroyable bibliothèque dans laquelle l'auteur des *Canti* a tant lu qu'il en est presque devenu aveugle.

Petit enfant doué d'une vive intelligence, Antonio va être choyé par les siens pour pouvoir surmonter sa maladie et faire des études. Nino aura le droit à un traitement de faveur puisque tous les matins il mange un œuf battu dans du sucre et du marsala, un petit morceau de pain blanc et du café alors que ses frères et sœur doivent se contenter d'une tranche de pain noir et d'un triste breuvage à base d'orge. À cause de sa maladie, Antonio n'entre à l'école primaire de Sorgono, tenue par des sœurs, qu'à l'automne 1898 alors qu'il a déjà sept ans et demi. Bien que ses résultats scolaires soient excellents, puisqu'il est toujours premier de sa classe, il doit, comme nous l'avons vu, interrompre ses études pendant deux ans pour aider son frère à travailler au bureau du cadastre. Il n'en étudie pas moins tout seul, rognant sur ses heures de sommeil. Ainsi apprend-il les rudiments de la langue latine. Sa mère ne manque jamais de le soutenir, relisant avec patience ses travaux d'enfant. Plus tard, en prison, il se souvient de ses fins d'après-midi durant lesquelles Peppina délaisse pour un temps ses tâches de couture pour lui corriger une dictée ou lui raconter une histoire. Pour lui, athée convaincu, ces moments de joie et de bonté sont « l'unique paradis réel qui existe »³ car ils sont l'expression d'une transmission harmonieuse du savoir entre les générations. En 1905, à force de sacrifices, Francesco et Giuseppina peuvent envoyer leur Nino au collège de Santulussurgiu, une petite cité à dix-huit kilomètres de Ghilarza, autant dire un autre monde à plusieurs heures de transport. Il est donc mis en pension dans une ferme. Ce petit collège communal, et non d'État, ne compte pour cinq classes que trois professeurs, vraisemblablement dépourvus du diplôme officiel pour enseigner. Antonio prend très vite conscience de la faiblesse des leçons qui lui sont dispensées, quand celles-ci lui sont dispensées ! À dix-sept ans, à Oristano, il passe le concours sanctionnant la fin de ses études secondaires. S'il échoue, avec des notes catastrophiques, à la première session, il réussit celle de rattrapage qui lui permet d'entrer, à l'automne

1908, au lycée cagliaritaïn Giovanni Maria Dettori – du nom d’un intellectuel sarde né en 1773 qui occupa la chaire de théologie morale à Turin, avant d’en être destitué. Bien qu’il soit un élève très sérieux, la fragilité de sa préparation se manifeste rapidement dans son expression linguistique encore marquée par le dialecte sarde et surtout par ses mauvaises notes en mathématiques et en sciences. Surnommé ironiquement le physicien fêru de grec par son professeur de physique, après qu’il lui eut rendu un devoir fantaisiste s’inspirant des théories atomistes antiques, Antonio renonce à poursuivre des études scientifiques auxquelles il se destinait pourtant. Son goût d’enfant pour reproduire minutieusement des dessins et son talent pour construire des petits animaux en papier et des maquettes de bateaux, qu’il échangeait contre un panier de pommes ou de poires, traduisaient ce goût pour les sciences de l’ingénieur. Ayant trop de lacunes en mathématiques, il choisit d’étudier le grec et de s’orienter vers des études essentiellement de nature philosophique et littéraire. Il a la chance de rencontrer Raffa Garzia (1877-1938), un professeur digne de ce nom, qui lui enseigne à bien écrire l’italien et l’initie à la vie politique locale. Enfin stimulé, Antonio, dont l’italien s’épure des scories de la langue sarde, se montre rapidement un lycéen brillant, au point que nombre de ses rédactions sont lues en classe. Fier des progrès accomplis par son élève, Raffa Garzia, qui dirige *L’Unione Sarda*, un des trois principaux quotidiens de l’île, lui obtient sa première carte de journaliste, le 21 juillet 1910. Cinq jours plus tard, sous les initiales de G. A., Antonio publie son premier article, un compte rendu de vingt-cinq lignes sur les élections à Ghilarza. Dans ce billet plein d’ironie, qui deviendra une des caractéristiques de son style journalistique, il apprend à ses lecteurs que l’arrivée massive des carabinieri pour éviter tout débordement a eu pour effet que les habitants de la petite ville se sont barricadés chez eux, obligeant les autorités municipales à se rendre dans chaque foyer pour y convaincre les électeurs de faire leur devoir civique.

Malgré cette belle expérience d’apprenti journaliste, les années passées, d’abord à Santulussurgiu, puis à Cagliari, où il partage une chambre avec son frère aîné Gennaro, s’écoulent le plus souvent sous le signe de la tristesse, de l’amertume et de la misère. Avec sa petite

taille, un mètre et cinquante centimètres, Antonieddu – le petit Antonio en dialecte sarde – n’a guère le temps ni le loisir de fréquenter la jeunesse bohème de la capitale sarde. Bien que toute sa famille se cotise pour l’aider pécuniairement, jusqu’à son frère aîné qui ampute régulièrement une partie de son salaire pour lui envoyer quelques liras, et bien qu’il travaille pour financer ses études en donnant des leçons privées et en exerçant par moments la charge de comptable, Antonio vit dans un extrême dénuement dont témoigne sa correspondance, alors principalement adressée à son père, entre 1908 et 1910, dans laquelle son dépit se manifeste ouvertement – les lettres à sa mère se veulent en revanche rassurantes. Le manque d’argent est le motif quasi unique et obsessionnel de ses missives :

« Qu’un père ne pense pas que son fils en se trouvant dans une ville ne peut avoir d’autres moyens de vivre que ce qui lui vient de sa famille, voilà qui me paraît un peu fort. Je ne suis pas dans un village où l’on peut avoir des connaissances qui te permettent encore de tirer le diable par la queue pour un temps sans payer ; ici il faut payer obligatoirement tout de suite, et, si tu ne le fais pas, tu ne vis même pas une journée. Par Dieu, à ce genre de choses il faut aussi y penser. »⁴

Antonio est toujours en retard pour payer ses frais de scolarité au point que le proviseur de son lycée menace de ne pas l’inscrire aux examens de fin d’année. Dans une autre lettre, il déclare que l’état de ses vêtements ne sont plus seulement « indécents mais crasseux et en lambeaux »⁵, au point qu’il n’ose participer à la sortie scolaire organisée par ses professeurs ni même se rendre à ses cours pendant quelques jours. Toutefois, ses résultats scolaires sont satisfaisants, voire bons, et il réussit en septembre 1911 le concours pour obtenir la bourse prévue pour les lycéens méritants de Sardaigne afin de leur permettre d’étudier à l’université de Turin.

Vêtu d’un costume neuf, que son père lui a commandé chez un tailleur de Cagliari, qui réussit à masquer sa difformité, doté d’une bourse annuelle de 840 liras, somme qui semble alors à tous les Gramsci vivant à Ghilarza suffisante pour vivre décemment – la désillusion arrivera très vite –, Antonio quitte la Sardaigne pour « le monde grand et terrible ». Quel regard porte-t-il sur son île natale au moment où il s’apprête à la quitter ?